

Cellules d'un pénitencier en ruine

Par René-Maxime Parent

Reporter 2014-15 de Danse-Cité

À TRAVERS LA PARED

À San Luis Potosí, au Mexique, les Sœurs Schmutt ont monté un spectacle de danse dans une prison centenaire désaffectée, à ciel ouvert et destinée aux femmes et enfants. Produit par Danse-Cité et coproduit par les Sœurs Schmutt et Zonabiarta Escena Laboratorio, À travers la pared est présenté au théâtre Espace Go du 1 au 4 et du 8 au 11 avril 2015. Seconde partie ou adaptation, la metteur en scène Élodie Lombardo et les six danseurs mexicains et montréalais étalent un état introspectif.



On crée un effet de planéité dans la scène finale par la superposition d'une série de couches afin de mettre en scène l'épaisseur du mur. L'interprète Irma Monterrubio se tient debout au centre, devant le grand mur qui couvre tout le fond de l'espace scénique. Elle tient à deux mains un ballon de soccer marron à moitié dégonflé. Le sac en papier rectangulaire qu'elle porte sur sa tête et qui masque son visage lui donne une allure glauque. Ce sac est personnifié par deux trous par lesquels elle peut voir malgré la réduction de son champ de vision.

D'un coup, elle enlève ce sac beige mat. Ses traits se dévoilent pour se figer dans un sourire enfantin. Les trous pour les yeux se métamorphosent en verres foncés qui reflètent les points brillants des spots d'éclairage. Les lunettes fumées s'insèrent entre le public et l'interprète comme le faisait le sac de papier. Puis, l'interprète se met à chanter de sa voix aigüe. Son accent espagnol ne nous permet pas de comprendre les paroles, la musique vient l'enterrer. C'est une chanson française qui rappelle les vacances, la station balnéaire et la plage.

La projection nous montre le désert, cette plage sans mer. Un interprète court vers l'horizon. Le mouvement étant au ralenti, on n'a pas l'impression qu'il avance. Irma Monterrubio reste debout sur place tenant le ballon de soccer à moitié dégonflé entre ses mains. Sac, lunettes, voix, musique, projection : cette scène est un découpage tableau par tableau. D'un élément à l'autre, on passe de ce qui couvre l'interprète à ce qui l'encadre. En recréant l'épaisseur du mur, Élodie Lombardo nous fait passer à travers le mur, « à travers la pared », à partir des gradins.

Amplitude de l'intériorité

Lorsqu'on se trouve devant un tableau de Francisco de Goya ou qu'on visionne un film de Luis Buñuel, on ne peut pas se contenter de n'y voir qu'une œuvre faite par un artiste d'une autre origine. Si l'on prend le temps de s'y attarder, l'art provenant du monde hispanique remet en question notre façon de concevoir la culture nationale, de sorte qu'il reste toujours une part d'incompréhension indicible. Tout au long du processus créatif, de Montréal au Mexique, le groupe a dû composer avec ce décalage interculturel.

Avec l'objectif de peindre des expressions faciales, Goya s'est fait la main dans les asiles. Il y esquissait les visages des malades. Il a également peint le peuple en mouvement à partir d'observations. Buñuel a créé un

espace filmique dédié au surréalisme à l'intérieur de ses récits. Ses films incorporent cette zone latente du subconscient sans entraver la cohérence de la narration. À San Luis Potosí, on s'est basé sur un lieu inusité pour créer le premier spectacle, tandis qu'à Montréal, on a misé sur les stigmates infligés par ce lieu.

Ici, les six interprètes et la metteur en scène ont dû se passer au tamis afin de ne retenir que l'artefact de leur prison intérieure. La douane canadienne ne dispose pas encore de moyens pour taxer ou confisquer ce genre de bien. Chacun détient dans le creux de sa main le coquillage qu'il a choisi. La coquille qu'on colle à l'oreille pour entendre le vent maritime. Souffle doux qui soulève les vagues, pousse les nuages et fouette les tempêtes. Ils recréent cette zone latente du subconscient à l'aide d'expressions de folie et de mouvements observés.

Cachot sous la peau

Au début, chaque interprète se trouve dans sa cellule respective. Le public les entoure et forme les murs en quelque sorte. On assiste à une gradation de la folie de chacun se traduisant par des gestes et des mouvements hystériques. On comprend que ça fait un certain temps qu'ils sont dans leur cellule, que l'emprisonnement les compresse. En revanche, ils ont besoin de bouger, de faire sortir cette énergie.

L'activité qui est normalement organisée devient anarchique lorsqu'on lui retire son ergonomie, ses infrastructures et son environnement immédiat. Ce que les interprètes cherchent au fond d'eux-mêmes c'est de reproduire ce qui leur est familier. Le milieu demeure hostile. À un moment, ils quittent leur cellule pour entrer en contact avec leurs semblables. Une cohésion de caste en détention se constitue à mi-chemin entre la danse et le théâtre.

Lorsque j'étais sur scène, je me suis retrouvé à deux pas du duo Cristóbal Barreto Heredia et Sarah Dell'Ava. Les mouvements en écho des deux interprètes sont devenus une symbiose. Elle a des pansements sur les yeux; lui, il veut qu'elle voit. Elle semble déséquilibrée; lui, il la soutient. Quand elle se sent en sécurité, lui, il essaye de lui enlever ses pansements. Elle refuse, il la reconforte. Cet échange empathique s'est maintenu pendant un certain moment.

Chorégraphe **Elodie Lombardo** / Interprètes **Cristóbal Barreto, Sarah Dell'Ava, Pamela Grimaldo, Séverine Lombardo, Irma Monterrubio et Jesús Eduardo Rocha** / Musique **Guido Del Fabbro** / Éclairages et scénographie **Lucie Bazzo** / Vidéo et conception visuelle **Robin Pineda Gould** / Dramaturgie **Élodie Lombardo et Victor Cuellar** / Direction d'interprètes **Indiana Escach** / Prise de son **Kevin Pineda Gould**

Présenté du 1^{er} au 4 avril et du 8 au 11 avril au Théâtre ESPACE GO.



René-Maxime Parent